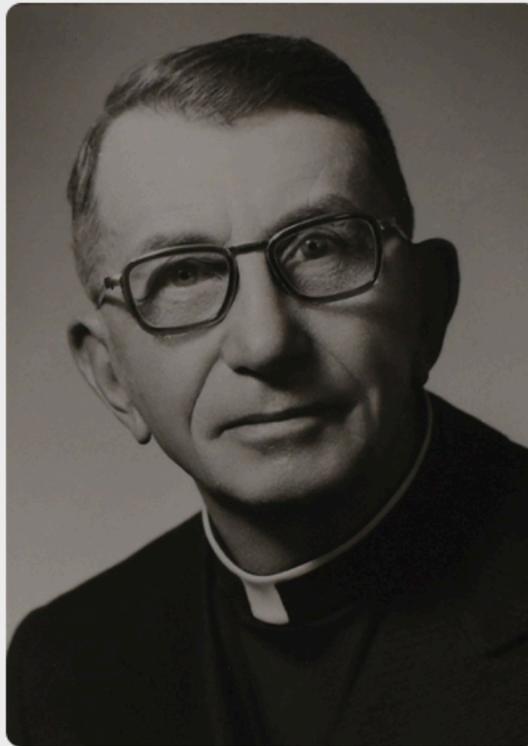


Louis Pelletier (curé de 1955 à 1971)

Le curé Pelletier était un curé bricoleur, il aimait travailler le bois et ses talents de bricoleur furent très utiles pour les travaux d'entretien de l'église, du presbytère et pour aménager la bibliothèque Bonneau Chabot au local de la Société de conservation du Patrimoine de Saint-François-de-la-Rivière-du-Sud.

Voici un texte écrit par l'abbé Jacques Simard en 2017 concernant l'abbé Louis Pelletier:

Mgr Bruno Desrochers a eu le temps de réfléchir avant de nommer un autre curé à St-François puisqu'un interrègne de quelques mois avait été assuré par l'abbé François Gagnon. Son choix est finalement tombé sur l'abbé Louis Pelletier, vicaire à Rivière-Ouelle et qui, selon une légende urbaine, s'ennuyait là-bas avec le curé, Mgr Stanislas Théberge, en même temps vicaire général du diocèse de Sainte-Anne. C'est là, qu'après avoir célébré la messe matinale, pour occuper ses temps libres, l'abbé Pelletier s'exerça au métier de charpentier.



Né à St-Roch-des-Aulnaies en 1901, il fit des études classiques au collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière et il opta pour la prêtrise avec des études théologiques au Grand Séminaire de Québec ainsi qu'au Collège où il fut ordonné prêtre en 1928 par le cardinal Raymond-Marie Rouleau. Attaché aussitôt comme auxiliaire à l'institution, où il enseigna le dessin et des rudiments d'architecture, il finit sa carrière d'enseignant comme économiste de 1941 à 1951. Le souvenir que j'ai de lui surtout en mes années d'études à ce Collège, c'est qu'au repas du midi au réfectoire, monsieur l'économiste se tenait à l'entrée des cuisines, avec en main une tablette blanche et un crayon, prêt à noter le nom de celui qui s'abonnerait à un verre de lait quotidien car, en ces temps-là, le lait était une denrée de luxe. L'autre souvenir de 1942, c'est le cours d'architecture 101 en syntaxe, histoire de tracer des lignes significatives...

La fin de la guerre en 1945 permit de mieux respirer puisqu'un temps nouveau commençait. L'abandon de la redingote, chez les étudiants, devenait un symbole de changement de quelque chose. L'abbé Louis aussi en a bénéficié. Finies les locations du bol de lait et les promenades pour offrir sa marchandise : il resta à la cuisine et par la suite on goûta à l'amélioration de la bouffe. Puis en 1951, l'évêque l'envoya vicaire à Rivière-Ouelle où, tel que souligné, il s'ennuya et, grâce à Dieu, s'exerça à devenir charpentier. D'ailleurs Lafontaine n'avait-il pas écrit un jour : « Que faire en un gîte à moins que l'on ne songe ? » Le temps libre avait eu ses résultats et, pendant 4 ans, à la vitesse des castors, l'abbé Pelletier se construisit un chalet sur les bords du Saint-Laurent au Quai-de-Rivière-Ouelle, une rallonge au petit presbytère du Quai, et il eut le temps d'édifier une maison d'été de 12 chambres pour les prêtres du collège dans l'Anse Sainte-Anne. Et c'est ainsi que le futur pasteur s'était préparé pour venir à Saint-François.

Alors autant le chanoine Paquet avait centré son apostolat sur la spiritualité de Jésus, de l'évangéliste saint Jean, autant l'abbé Pelletier s'appuiera sur saint Luc pour imiter l'humanité du même Jésus, celui de la vie privée en tant qu'ouvrier. À voir agir le nouveau pasteur arrivé dans la paroisse avec un bagage qu'il avait spécialisé lui-même, dont son malaxeur fait de ses mains, on se rendit compte que la pastorale subirait quelques chambardements. Et pour cause ! On était en 1955 et il y avait déjà dans l'air des signes avant-coureurs démontrant que la société québécoise commençait à changer et l'on se disait entre nous que l'Église du Québec serait vite affectée par le courant. Car beaucoup de critiques surgissaient à la radio, à la télé, dans les revues, chez les syndicats, dans les mouvements d'Action catholique et ce, contre le gouvernement de Maurice Duplessis. Ces réclamations diverses allaient dans le même sens : plus de liberté de parole, plus d'honnêteté dans la gestion des affaires, plus de transparence. Finies, la crainte, la peur, l'obsession du péché remise en question ; l'enseignement en général est ébranlé y compris celui du catéchisme. C'est dans une semblable atmosphère que se présente à Saint-François, le nouveau curé. Heureusement qu'il s'y présenterait avec le tempérament qu'on lui connaissait : homme pacifique par excellence, sans stress apparent, toujours prêt à faire des compromis mais qui, devant les nouvelles méthodes liturgiques annoncées, se disait déjà dépassé ! Toutefois il entamera son premier mandat avec confiance. Dans son jeune temps, on lui aurait dit : « Tu vas avoir la grâce d'état ! ».

Dès son arrivée en paroisse, monsieur Pelletier, en homme de vision et aux idées concrètes davantage que contemplatives, va faire comme on dit, le tour du propriétaire : le presbytère nécessite des accommodements, de même que l'église, pour mieux favoriser les changements liturgiques annoncés ; le catéchisme aussi sera touché, désormais on fera la Catéchèse.

Voyons maintenant les loisirs qui, dans le passé, ont souvent cohabité avec la pastorale paroissiale : « Mens sana in corpore sano ». Et c'est alors que monsieur l'abbé réalisa que tout le système des activités sportives nécessitait un bon coup de pouce. Ça faisait donc son affaire et il va aussitôt en discuter avec le Comité des loisirs. Également féru de patrimoine, il a pu constater l'état de détérioration du presbytère de 1763 qui, après avoir servi de logement aux curés pendant 125 ans puis, par la suite, de salle paroissiale et d'entrepôt de marchandises pour la compagnie Garant ne servira à rien du tout, sinon être encore debout ! Ce fameux bâtiment méritait un meilleur sort. Sans hésiter, monsieur le curé s'attellera à la tâche : d'abord faire appel au Gouvernement et ensuite se trouver une équipe pour le seconder. Ce qui sera fait avec deux hommes de confiance, messieurs Gérard Lamonde et Anatole Roy, accompagnés de bénévoles pour sortir le bâtiment de son abandon. Cette dernière affaire réglée, il faut continuer avec la Municipalité, le Patrimoine et la SCHL. Ce presbytère, ainsi que l'église de Beaumont, sont les plus vieux spécimens de l'après Conquête en Nouvelle-France. La maison sera classée monument historique en 1978 et baptisée pavillon Pierre-Laurent-Bédard lors de son inauguration en 1982 en l'honneur d'un curé qui a régné sur la paroisse de Saint-François pendant 56 ans ! Affaire classée.

Maintenant, les loisirs. Le Comité demande d'abord monsieur l'abbé comme aumônier, histoire de mieux le connaître ; la chose faite en peu de temps, il deviendra leur homme à tout faire et à peu de frais. Lui-même s'en fait un plaisir sans négliger bien sûr sa fonction première, être curé. C'est là qu'il imitera Jésus dans sa vie privée : être ouvrier-charpentier et témoigner de l'existence quotidienne de celui qui gagne sa vie de ses mains.

L'abbé Pelletier va donc s'attaquer à bâtir un centre des loisirs en bonne et due forme : grande salle de réception avec tous les accessoires ; une bâtisse spéciale pour la piscine ; un jeu de croquet et quoi encore ? Viendra ensuite la sauvegarde du couvent des sœurs C.N.D. puisqu'elles vont quitter.

Ça ne s'arrête pas là. Quand arrive en 1964 la réforme liturgique, monsieur l'abbé se croit obligé, comme d'autres curés amis hasardeux, de modifier l'intérieur de l'église, en particulier le chœur, sous prétexte qu'il faut ouvrir cet espace, jadis réservé au clergé, pour les laïcs appelés à jouer un rôle dans la communauté chrétienne. Pour ce faire, il a enlevé la balustrade, aménagé un autel sur roulettes face au peuple, près des marches du chœur, débâti l'immense retable dédié à saint François de Sales pour le remplacer par un petit mur décoratif de quelques pieds, juste assez haut pour fermer l'entrée de la sacristie ; ainsi ce qu'on appelait le maître-autel est disparu et remis au grenier. À ce remue-ménage, il faut ajouter la disparition de ce qu'on appelait « la chaire de vérité ». Ce ne fut pas son meilleur coup ! Cependant, en homme conservateur, il avait presque tout conservé ce qu'il avait enlevé. Heureusement ! Mais le vieux chemin de la croix fait partie des objets disparus ; on mit à la place des sculptures d'André-Médard Bourgault. Il en fut ainsi pour les anciens bancs remplacés par des neufs en frêne de l'usine Nilus Leclerc de L'Islet. Il faut dire que ce fut un aménagement majeur à replacer dans le contexte de l'époque, où, en ces années-là, ce qui était ancien faisait l'objet d'un certain mépris. L'Église a donc été emportée dans le courant.

Il faut imaginer sans difficulté que la fatigue commençait vraiment à ronger les nerfs du pasteur Pelletier, surtout une certaine lassitude pastorale face à ce qui se passait ici et là dans toute la paroisse. Tout était chambardé : on avait modifié des lieux sacrés, on avait caché des statues des saints, on avait déplacé le tabernacle, enfin, on voyait le visage du célébrant à la messe ! Autant d'événements qui, au lieu d'attirer, ont contribué à éloigner. Il était mûr pour la retraite et il entreprit de construire lui-même son propre gîte. Ce qu'il réalisa avec un certain enthousiasme. En 1971, on déménage. Resté dans la paroisse avec sa ménagère mademoiselle E. Gaudreau, on continuera de l'appeler Monsieur le curé ! C'est peut-être pour cette raison qu'il a construit dans le sous-sol de sa maison, un très beau confessionnal pour l'église, son dernier cadeau.

On a écrit retraité : mais ce fut quoi au juste ? Avant de quitter, il avait entrepris aussi dans le sous-sol de la sacristie, de fabriquer des marches d'escalier en ciment avec son malaxeur portatif, avec l'aide du sacristain, Gilles Théberge. C'est qu'il avait formé le rêve d'installer un escalier pour permettre aux personnes âgées d'avoir, au bout de la 1^e Avenue de son quartier résidentiel, accès à la rivière du Sud pour y trouver la paix. Ils en avaient fabriqué 200 de 180 livres chacune. Il fallait maintenant les poser ! Mais où ? Comme il avait déjà logé une mansarde pour l'Âge d'or aux confins de l'avenue, sur la gauche, il y ajouta la fameuse descente avec bancs et petites terrasses.

L'escalier une fois terminé, l'abbé Louis rencontra un ennemi puissant contre qui il a dû lutter. Il lui fallait construire un rempart pour contrer la montée des eaux du printemps, surtout que les dernières marches arrivaient dans un tournant du cours d'eau. Auparavant il érigea non un monte-pente mais une « descente-pente » pour amener en bas les roches et le ciment nécessaires. Il imagina un petit chemin de fer avec rails d'acier descendant la pente pour arriver à une autre voie ferrée mais horizontale cette fois, sur laquelle on promenait un banneau rempli de roches ou de ciment. Ce banneau sur roue descendait la voie inclinée grâce à un câble d'acier attaché au pare-choc arrière de sa Chevrolet. Monsieur Pelletier conduisait lui-même sa voiture alors que le sacristain accueillait en bas le bac plein et le transvidait. Les signaux dépendaient de la voix humaine.

Tout avait bien réussi l'année de la construction de l'œuvre. Bien des visiteurs avaient trouvé ça génial et heureux pour les personnes âgées à la retraite. Quelques braves firent la descente, essayèrent les bancs des deux petites terrasses avec fleurs et descendirent les 150 marches. C'était merveilleux d'entendre le gazouillis de l'eau venue de si loin et qui s'en allait si allègrement se jeter dans le fleuve Saint-Laurent à Montmagny. Mais les minutes de poésie terminées, il fallait gravir la pente en recomptant les marches de l'escalier. Les joyeux copains durent recourir à la rampe de bois sur leur gauche ; sans cela, on aurait dû les palanter ! On alla féliciter monsieur l'entrepreneur mais d'aucuns se promirent de ne plus retourner sur les berges de la rivière du Sud. On se contenterait d'en admirer les méandres serpentinaux du haut de la falaise. Quant à monsieur l'abbé, il avait hâte au printemps et à la crue des eaux, ce serait un vrai test pour son rempart.

Ce fut une véritable catastrophe ! L'eau et la glace envahirent le mur de soutènement qui céda en partie sous la pression et une bonne quantité de marches se retrouvèrent dans le lit de la rivière. Tout était à reprendre ! Et ainsi, sans se laisser abattre par la malice de la nature, le valeureux retraité se remit à l'ouvrage, influencé sans doute par son vieil ami Boileau : « Vingt fois sur le métier, remettez votre ouvrage... » mais ne lui promettant pas d'aller jusque-là. M. l'abbé sollicita Gilles le sacristain de le seconder et cette fois, il dut encore faire appel à ses notions d'architecture fondamentale et il dut aussi s'inspirer d'Archimède. Il inventa une espèce de téléphérique actionné par un câble relié au pare-choc de sa Chevrolet avec un bout de fil et des crochets pour sortir de la rivière les blocs de ciment que son associé attachait. Toutes les marches reprirent leur place, le mur fut reconstitué et par la suite abandonné à lui-même, hélas ! Cette fois, c'est la géologie qui a attaqué le gros œuvre de l'abbé Pelletier : la Municipalité a dû, à son grand dam, un dimanche après-midi, déménager la Maison des aînés qui trônait en-haut à gauche de l'escalier. La raison ? Les pluies abondantes, cet été là, ont créé de l'érosion à beaucoup d'endroits le long des falaises bordant la rivière du Sud et l'on n'a pas épargné la fameuse chaumière. Ce qui est triste, c'est la perte d'énergie, de temps, d'argent : l'escalier devenu célèbre, a été repris par la broussaille et comme les constructions des Incas perdues en Amazonie, sera découvert un jour et témoignera des années 1970 et de l'habileté d'un curé à l'ardeur infatigable pour imiter le métier de son maître Jésus-Christ.

Quant à la Maison des aînés, elle fait maintenant partie du complexe des loisirs, voisinant honorablement le saloon, le four à pain et la cabane à sucre. Elle a surtout son utilité lors des fêtes communautaires à chaque été. Avant d'en finir avec le travail manuel effectué par monsieur l'abbé Pelletier en tant que curé de Saint-François-de-la-Rivière-du-Sud, il faut ajouter qu'il a restauré le phare du rocher, intégré au site patrimonial de la paroisse. En effet, d'après une lecture faite dans un livre sérieux sur Grosse-Île, ce phare, avec son miroir, servait de point de repaire aux nombreux voiliers venus du Royaume-Uni, dans les années 1850, y déverser les milliers d'Irlandais atteints du typhus pour une quarantaine. Ce serait point final.

Ainsi s'est terminée la vie pastorale de monsieur l'abbé Louis Pelletier, homme passionné de travail manuel, mais affaibli de plus en plus par l'âge et les problèmes de santé. Aussitôt sa ménagère décédée, il prit la route du collège de Sainte-Anne, là où il avait commencé son ministère et où il vivra quelques années avant d'entrer au Foyer des sœurs de la Charité et ensuite au Foyer d'Anjou de Saint-Pacôme. Le fait d'être prêtre ne l'avait pas empêché de se réaliser tout en exerçant un métier plutôt rare dans le sacerdoce, mais qui se réfère tout de même à celui de Jésus et à son père adoptif.

Que le Seigneur lui assure Là-Haut une demeure sans escalier et surtout sans crue de printemps.